

Ces divers travaux sont remarquables par leur précision, due à la rare conscience scientifique de l'auteur, qui vérifiait minutieusement toutes les pièces douteuses et n'hésitait jamais à faire contrôler ses déterminations par les maîtres de la bryologie française.

Ce travailleur acharné était un sensible et un patriote ; les malheurs de la France l'avaient profondément déprimé, et cette dépression fut sans doute pour beaucoup dans la rapide évolution de la maladie qui l'a emporté et qui nous semblait devoir lui laisser une beaucoup plus longue survie.

Claude Sarrassat n'avait que des amis. Sa simplicité, sa modestie, son absolu désintéressement, son abord cordial et franc lui attirèrent l'affection de quiconque l'approchait. Son vaste savoir, sa rigoureuse probité scientifique, sa complaisance inlassable et sa générosité lui valaient l'estime et l'admiration des savants avec lesquels ses recherches le mettaient en relations. Ses élèves gardent un souvenir inoubliable de ses lumineuses leçons ; beaucoup ont pris auprès de lui l'amour de sa chère botanique ; tous sont restés ses amis.

A la *Société des Sciences Naturelles et Archéologiques de la Creuse*, nous n'oublierons jamais sa simple bonne grâce et son amabilité, la clarté de ses exposés, les progrès considérables qu'il a fait faire à la science creusoise. Sa mort est pour nous une perte irréparable.

Nous prions Madame Sarrassat et ses enfants d'agréer l'expression de notre profonde sympathie dans leur malheur, qui est aussi le nôtre.

Docteur G. JANICAUD.

#### IV. — LE DOCTEUR BRÉSARD

Henri Brésard est né le 23 juin 1878 à Cenans, dans la Haute-Saône, où son père était notaire ; ses parents étaient l'un et l'autre de famille franc-comtoise. Il a fait ses études secondaires à Besançon, au collège des Frères-de-Marie, son P. C. N. à l'École de Médecine de la même ville, puis sa Médecine à Paris. Reçu à l'Internat en 1903, ses « patrons » aux Hôpitaux furent successivement les docteurs Potherat, Caussade, Monod et Guinard. Ce

dernier eut une influence profonde sur sa formation chirurgicale, et il aimait à en rappeler les leçons.

En 1905, il soutint sa thèse sur l'Hématocolpos et songea aussitôt à s'installer. Il s'était lié intimement avec un camarade d'écoles creusoises, M. Jean Caillaud, qui lui indiqua un poste chirurgical à créer à Guéret, et, pour lui faire donner un avis autorisé, l'adressa à un médecin des hôpitaux originaire de notre ville et célèbre comme médecin de Clémenceau, le docteur Florand, qui l'encouragea à tenter sa chance dans notre département.

Il vint donc s'installer à Guéret en août 1907. Il était marié depuis 1902, avec une amie d'enfance qui devait être la compagne dévouée de toute son existence.

Il se fit très vite connaître et apprécier et se fit une clientèle médico-chirurgicale dont l'importance devait croître sans arrêt jusqu'à sa mort. Il fut nommé chirurgien de l'Hôpital et, près de l'accueillante maison où il devait vivre toute sa carrière, créa une clinique chirurgicale, d'abord modeste, mais qu'il agrandit et perfectionna peu à peu.

Sa situation était déjà importante quand éclata la guerre de 1914-1918. Mobilisé à l'Ambulance de réserve n° 2 du 12<sup>e</sup> Corps d'Armée, il fut pris par les Allemands, avec toute sa formation, le 28 Août 1914 à Bapaume, et emmené en captivité au camp de Gardelegen. Au contact de prisonniers russes, il y contracta le typhus. Bien soigné par quelques camarades de détention qui devaient rester ses amis, les docteurs Saint-Hilaire, Philippon et Cournet, il guérit, et, peu après, fut renvoyé en France, où il arriva le 1<sup>er</sup> août 1915. Après quelques mois de séjour à Guéret, puis à Périgueux, il repartait aux armées en juillet 1916, à l'auto-chir du docteur Proust, avec laquelle il prit part à la bataille de la Somme et à la Campagne d'Italie.

A la démobilisation, en janvier 1919, il revenait à Guéret, comme médecin-chef de la place et des salles militaires de l'hôpital, postes qu'il garda jusqu'en 1921. Il était Chevalier de la Légion d'Honneur et titulaire des croix de guerre française et italienne.

Dans la Creuse, sa réputation et sa clientèle devenaient considérables ; l'installation de chirurgiens à Aubusson, puis à Bourgneuf et à La Souterraine ne réussissaient pas à les entamer.

En 1939, la mobilisation décrétée peu après qu'il eut été atteint par la limite d'âge, le laissa à son poste civil. En juin 1940, lors de la débâcle et de la fuite éperdue de tant d'autres, il resta à ce poste, et quand, après le bombardement du 19 juin, le personnel du Service de Santé militaire évacua la ville, ce fut lui qui assura le traitement des blessés civils et militaires, par un labeur presque ininterrompu de jour et de nuit de plus d'une semaine.

Lors de la création de l'Ordre des Médecins, son prestige, sa réputation d'intégrité et d'indépendance politique le firent choisir comme Président de la section creusoise, poste difficile où il montra une courageuse impartialité.

Le 7 juin 1944, lors de l'attaque des Allemands de Guéret par les forces de la Résistance, il assura le traitement des blessés français et ennemis avec son dévouement habituel ; quelques jours après, lors du retour en force des occupants, un officier allemand blessé, reconnaissant des soins reçus, intervenait énergiquement et efficacement pour éviter à la population guérétoise de cruelles représailles.

Depuis 37 ans, le docteur Brésard exerçait à Guéret sa captivante, mais fatigante profession, avec une très grosse clientèle éparse sur un vaste territoire. Cela nécessitait de sa part un labeur acharné et des déplacements continuels, de nuit comme de jour. Sa vigueur physique et sa robuste santé résistèrent longtemps à ce travail excessif. Mais, avec l'âge, sa résistance devait fatalement s'affaiblir. Il fut atteint, en octobre 1944, d'une affection qui parut d'abord bénigne et qui n'arrêta pas son labeur. Mais le mal s'aggrava peu à peu, finit par l'emporter le 5 décembre, malgré les efforts de ses amis dévoués et de sa famille.

Avec une intelligence exceptionnelle, particulièrement vive et primesautière, Henri Brésard possédait une forte culture générale, continuellement développée par des lectures choisies. Mais c'est surtout à sa profession qu'étaient données les quelques heures que son labeur incessant lui permettait de consacrer à l'étude. Il était surtout chirurgien, mais estimait que, pour être bon chirurgien, il fallait être bon médecin ; aussi était-il l'un et

l'autre. Il mettait son orgueil à ne rien ignorer des progrès de la Médecine dans ses diverses branches.

Son savoir, son rare sens clinique, le soin et la méthode rigoureuse de ses examens, lui faisaient un diagnostic très sûr. Ses qualités de prudence et de décision, son habileté opératoire lui permettaient d'obtenir des résultats remarquables. Aussi avait-il acquis une grande réputation et une importante clientèle reconnaissante et fidèle. Ses malades vantaient sa bonté et son dévouement inlassable.

Il s'était donné tout entier à sa profession et ne s'intéressait que très médiocrement à tout ce qui n'était pas elle, à la politique par exemple, dans laquelle son prestige aurait pu lui ouvrir une belle carrière et où son savoir, son intelligence et sa claire vision des choses auraient pu rendre de grands services.

Son amabilité lui avait fait de nombreux amis qui n'oublieront jamais son affection sûre et fidèle, son dévouement, son accueil joyeux, sa main tendue, son bon sourire.

Pour ses confrères, il était d'une complaisance inlassable, toujours prêt à leur rendre service, à les tirer d'un mauvais pas.

Enfin, les Creusois qui l'ont connu garderont le souvenir du chirurgien renommé, à la silhouette caractéristique, sous le béret et la longue cape, et à qui tant d'entre eux doivent d'avoir conservé l'existence.

Docteur G. JANICAUD.

---

Document extrait de "Mémoires de la société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse" : 1944 ; tome 29 : pages 300 à 303.